

longtemps, mais contribue, de façon à la fois originale et savante, à notre meilleure connaissance de l'histoire de l'ontologie (et de celle qui s'inscrit en grande partie dans ces ouvrages si philosophiquement singuliers que sont les dictionnaires) et de son ambivalence principielle, dont on sait qu'elle était *a priori* vouée à l'échec que diagnostiquera Kant en dénonçant « le nom orgueilleux d'ontologie ».

Vincent CARRAUD

PALKOSKA, Jan, *The a priori in the Thought of Descartes: Cognition, Method and Science*, Newcastle Upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2017, 396 p.

L'A. se propose d'élucider le sens de l'*a priori* et de l'*a posteriori* chez D. qui, somme toute, fait un usage parcimonieux de ces expressions (une quinzaine d'occurrences dans tout le corpus), mais qui, dans un texte célèbre des *Secondes réponses* (AT VII 156, 6-26) prend une décision théorique capitale en rapprochant l'*a priori* et l'analyse. Le livre procède en deux moments, engageant dans les chap. 1 et 2 un « travail préparatoire » qui vise à clarifier le contexte épistémologique dans lequel s'insèrent ces termes, à savoir la théorie de la connaissance d'une part et le statut de la méthode d'autre part, avant de procéder à l'examen de l'usage de l'analyse dans le contexte mathématique cartésien pour en évaluer l'impact sur sa conception historique (chap. 3), étudier comment le projet cartésien d'une méthode universelle s'articule avec l'analyse comme technique de résolution des problèmes (chap. 4) et définir le positionnement de l'analyse *a priori* cartésienne par rapport à l'*a priori* aristotélicien (chap. 5). L'ouvrage propose une articulation précise des différentes strates du discours cartésien sur l'analyse, combinant *La Géométrie*, le traitement de l'analyse et de l'*a priori* dans les *Secondes réponses* et la théorie de la connaissance des *Regulae*, en particulier en ce qui concerne le rôle des natures simples (voir en part. la « praeparatio comparationum » de la *Règle XIV*, p. 279-295, que l'A. interprète, dans le contexte « paradigmatique » de l'analyse algébrique, comme la désignation d'un *maxime absolutum*, c'est-à-dire d'une unité susceptible, quel que soit le domaine considéré, de permettre l'expression du connu et du recherché). Si l'A. prend le parti de montrer la cohérence de la démarche de D., il aurait peut-être aussi été intéressant de rendre compte des ruptures et des discontinuités qui font que l'analyse de *La Géométrie* n'est ni présente ni possible dans les *Regulae* ou, plus généralement, des tensions qui existent entre philosophie et géométrie – entre l'exigence fondationnelle du philosophe et la puissance heuristique du mathématicien (voir sur ce point H. Bos, *Redefining geometrical exactness*, New York, 2001). S'agissant de la caractérisation du geste analytique cartésien, l'A. suit la revendication du *DM* d'avoir combiné « l'Analyse des Anciens » et « l'algèbre des modernes » pour, dépassant l'algèbre viétienne (p. 195), généraliser la procédure analytique typique du traitement algébrique des problèmes (p. 190). La lecture de *La Géométrie* permet de mettre en évidence la présence de l'analyse dès les premières pages du texte (AT VI 372-373) en des termes qui rappellent sa conception pappusienne, mais où, plus profondément, l'algèbre s'impose comme un « outil normatif » permettant non seulement de conduire l'analyse des objets géométriques, mais aussi de définir les objets légitimes de la pensée mathématique (p. 209). L'algèbre moderne devient alors « l'unique paradigme de l'analyse mathématique » qui accomplit ici sa mue. Si ce scénario, centré sur la confrontation Viète-Descartes, est bien reconstruit, il aurait été aussi pertinent de considérer l'histoire du rapprochement entre analyse géométrique et algèbre, en particulier dans les milieux ramistes ou chez certains proches de Viète (comme Marin

Ghetaldi). La portée critique du texte des *Secondes réponses* est, quant à elle, mise en perspective par rapport au bouleversement historique provoqué par D. géomètre : elle fait apparaître la reconfiguration de l'analyse, l'écart séparant le connu du recherché devenant chez D. l'écart qui, si l'on suit *La Géométrie*, sépare une expression de l'égalité du connu et du recherché d'une autre expression de celui-ci (p. 349-350). L'écart de la cause et de l'effet, dont D. inverse l'ordre dans les *Secondes réponses*, cache une reconfiguration bien plus profonde de la procédure que traduit le « *tanquam* », outil à la fois d'un rapprochement et d'une mise à distance.

Le problème du raccordement entre ce modèle analytique et la méditation métaphysique reste toutefois entier. Si l'analyse participe bien d'une certaine méthode universelle (p. 308) qui s'étend au-delà des mathématiques, comment la métaphysique peut-elle elle-même relever de cette méthode ? Si l'on peut suivre la suggestion que les natures simples occupent un rôle central dans l'analyse cartésienne (p. 348-351), comment les « *absoluta* » pourraient-ils prendre place dans la construction du discours métaphysique étant donné que la métaphysique ne peut justement pas procéder à partir des notions premières, mais cherche plutôt à y parvenir ? On peut se demander enfin si l'usage de l'*a priori* et de l'*a posteriori* en physique par exemple comme la revendication d'une physique *a priori* dans la lettre du 10 mai 1632 (AT I 250, 21-251, 2) relève bien du schéma théorique exposé. Le livre, convaincant sur le statut du geste analytique, inviterait donc à poursuivre les investigations dans les différents lieux de la pensée cartésienne.

Olivier DUBOUCLEZ

PAVLOVITS, Tamás, éd., *Hungarian Philosophical Review, Revue philosophique de la Hongrie*, vol. 61, 2017/2, « Philosophy and Science: Unity and Plurality in the Early Modern Age », 134 p., en ligne : <http://filozofiaszemle.net/en/category/philosophy-and-science-unity-and-plurality-in-the-early-modern-age-enfr/>

Ce recueil, issu d'un colloque organisé au Centre Universitaire Francophone de Szeged en nov. 2015, rassemble neuf contributions qui s'interrogent sur les enjeux et les figures de l'interaction entre science et philosophie au XVII^e siècle. Il a pour ambition d'analyser, comme l'écrit T. Pavlovits, « l'effort accompli par les penseurs de la première modernité pour conceptualiser l'unité entre science et philosophie », mais aussi « les étapes de leur progressive séparation ».

En développant la première de ces deux questions, G. Boros revient sur les rapports entre « Optique et métaphysique chez Hobbes » (p. 68-80) en soulignant les analogies structurelles qui se tissent entre son explication des phénomènes optiques et la totalité de son projet d'une « physico-métaphysique », miroir inversé de la « métaphysico-physique cartésienne ». Une réflexion que prolonge T. Pavlovits dans sa contribution consacrée aux « Modèles mathématiques de la rationalité chez Descartes et Pascal » (p. 92-103) : en fait « ces deux penseurs considèrent les mathématiques comme le modèle de la rationalité, mais leurs mathématiques étant différentes, les rationalités qu'ils en déduisent diffèrent aussi ». On relèvera également la très belle étude d'A. Blank (p. 7-22), « Protestant Natural Philosophy and the Question of Emergence, 1540-1615 » : en reprenant les thèses de trois pourfendeurs allemands de la doctrine de l'émergence, Jacob Schegk (1511-1587), Nicolaus Taurellus (1547-1606) et Jacob Martini (1570-1649), l'A. parvient à souligner les corollaires théologiques et métaphysiques d'une doctrine qui semblerait relever uniquement de la philosophie naturelle, à savoir l'idée que lorsqu'un composé matériel atteint un certain degré de complexité,